

ENTRETIEN SECOND

Andemnia m'avait demandé de la rejoindre la semaine suivante, pour le repas du soir. C'était le surlendemain de la fête du solstice, et l'hiver nous signalait sa présence par un froid polaire, aussi étais-je presque réduit à l'état de glaçon géant quand je frappai enfin à sa porte. Vite, je me réfugiai près de l'âtre dans lequel brûlait un grand feu. Au coin de la cheminée, un chaudron dégageait une délicieuse odeur de ragoût qui me surprit autant qu'elle me mit en appétit.

Sur un signe de la prêtresse, je m'assis à la table déjà dressée d'une vaisselle jolie, mais rustique typique de nos régions. Je ne m'étais jamais imaginé que la jeune femme cuisinait elle-même, ce qui était ridicule, puisque je savais très bien que personne ne travaillait pour elle et qu'elle n'était pas une habituée des auberges de la ville. Nous mangeâmes en parlant de tout et de rien. Le ragoût et le vin fort qu'elle avait servi avec étaient tous les deux fort bons, mais n'allaient pas du tout ensemble. Comme elle ne sembla pas s'en rendre compte ou qu'elle trouvait l'association à son goût, je préfèrai ne pas protester.

Le souper fut agréable quoiqu'assez étrange dans son ambiance. Je sentais qu'elle cherchait à varier les sujets de conversation, mais j'étais incapable de déterminer la raison d'une telle manœuvre. J'eus un début de réponse à la fin du repas, après qu'elle nous eut servi un digestif et que nous nous fûmes installés dans les confortables fauteuils près du feu.

« J'ai beaucoup réfléchi, me dit-elle, sur votre projet, ce que vous voulez en faire et ce qu'il implique pour moi. C'est une excellente idée, et je veux que nous la menions à bien. Mais j'y mets une condition à laquelle je tiens beaucoup. »

Je restai là, mon petit verre de prune arrêté entre la table basse et ma bouche. Une excellente idée ? C'était très flatteur. Mais quel genre de clause pouvait s'appliquer à la rédaction de mémoires ?

« Tout ce que vous voudrez, dans la mesure de mes modestes moyens, lui répondis-je.

— Oh, c'est très simple. Je veux que nous nous tutoyions. Je vais te raconter des choses que je n'ai jamais dévoilées à personne, et les entretiens finis tu seras celui qui me connaîtra le mieux au monde. Je ne peux pas me confier à quelqu'un de distant, d'étranger. Cette glace-là est simple à briser, le reste viendra naturellement, je l'espère. »

La tutoyer. Elle. Je ne connaissais personne qui tutoyait Andemnia dans cette ville, et la réciproque était vraie, même pour les jeunes enfants. J'engloutis d'un trait mon verre de prune – l'alcool était horriblement fort – et j'acquiesçais tout en sachant que ce serait difficile. Sans doute avait-elle raison, sans doute ne serait-ce qu'une glace à briser. Dans la chaleur ambiante, je commençais à ressentir les effets du puissant vin qu'elle nous avait servi. Ce vin, ce digestif, étaient-ce des goûts que je ne lui connaissais pas, ou une idée pour nous détendre ?

Elle soupira et se laissa couler contre le dossier. Je pris soudain conscience qu'elle n'avait cessé de me fixer depuis l'instant où elle m'avait posé ses conditions. Avait-elle craint un refus de ma part ?

Comme elle le proposa, je sortis mes affaires et apprêtai à noter la suite de ses aventures.

« Je n'ai aucun souvenir précis de ma fuite dans la forêt, seulement des bribes, les pièces les plus marquantes d'un puzzle cauchemardesque dont j'aurais perdu le reste de la boîte. Peux-tu t'imaginer ce que c'est de se retrouver seule, blessée, chassée en chemisette dans une forêt au milieu du printemps ?

Ce fut encore pire pour moi, car j'étais une enfant de la ville. J'avais passé toute mon enfance dans cette grotte douce et sèche, dont je ne sortais que pour rester en ville, un étage au-dessus. Je

n'avais connu que les rues grouillantes de monde et la régularité rassurante des bâtiments, bien que peu de monde considérerait une cité wezlesse comme « rassurante ». Il y avait toujours du monde et la douce lumière des torches illuminait la nuit en permanence.

Et tout à coup je me retrouvai seule, dans le noir, en chemisette par une fraîche nuit de printemps, l'épaule en sang, pieds nus. Je crois bien que je pleurai.

Selon mes calculs, j'ai vécu un peu plus de deux semaines à fuir loin, le plus loin possible de cette ville, tentant en vain de trouver la sortie de cet enfer vert. J'ai dit « vécu », mais la vérité serait plutôt « survécu ».

Je me rappelle ces arbres immenses, cette absence totale de lumière ; partout, des plantes, des mousses, des rochers grouillant de bestioles, le tout dans un chaos complet qui rendait impossible toute tentative pour trouver son chemin.

Je me rappelle les bruissements, les grognements au loin ; les cavalcades des animaux qui fuyaient et le vrombissement incessant des insectes. Qu'est-ce qui était inoffensif ? Lesquels de ces bruits n'étaient que de pauvres bestioles effarouchées, et lesquels trahissaient le prédateur appâté par ma présence ? Quelles armes possédait un enfant contre les bêtes sauvages ?

Je me rappelle la faim. Combien de temps ai-je mis avant de me décider à manger quelque chose, n'importe quoi, ce qui me tombait sous la main ? Je n'en sais rien. Comment ne suis-je pas tombée morte, empoisonnée par la première plante empoisonnée venue et dévorée crue ? Je ne sais pas, mais je peux te garantir que je n'en suis pas passé loin, les entrailles liquéfiées par certaines feuilles, d'autres m'ont provoqué des haut-le-cœur à m'en faire cracher mes boyaux.

Je me rappelle avoir couru, couru encore et encore ; buter dans une racine traîtresse pour tomber sur mon épaule blesser, hurler de douleur jusqu'à en perdre le souffle et pleurer toutes les larmes de mon corps. Jusqu'à ce qu'enfin je parvienne à me relever pour courir et tomber encore.

Je me rappelle le froid et l'humidité, ce brouillard matinal de printemps qui te glace les os, la pluie qui dévale des arbres en grosses gouttes et le froid de la nuit, un froid insidieux et sournois qui te gèle sur place, à l'abri de cette pierre où le soir tu avais cru pouvoir trouver un peu de chaleur. Mais sans doute dois-je une partie de ma survie à cette humidité omniprésente, car la forêt était sillonnée de ruisseaux, si bien que je ne me rappelle pas avoir eu à souffrir de la soif.

Et un jour, je fus réveillée par une voix d'homme qui parlait la Langue avec un accent qui m'était inconnu.

« Mademoiselle ! Mademoiselle ! Réveillez-vous ! », disait-il alors qu'il me secouait par l'épaule.

Andemnia devait s'attendre à une certaine remarque et apercevoir l'interrogation poindre sur mon visage, car elle répondit à ma question avant même que je n'eus le temps de la poser.

« Aussi curieux que cela puisse paraître, me dit-elle alors qu'elle se penchait pour remplir de nouveau le petit verre de prune, les Wezless de Zwal'Nohltl étaient assez ouverts sur l'extérieur. Entre moult autres choses, ils considéraient qu'il était primordial de savoir parler la langue véhiculaire locale, qui était simplement appelée « la Langue ». C'est simple à comprendre si on oublie les préjugés les plus grossiers à propos des Wezless : leurs cités, quoiqu'elles profitent d'une large autonomie, ne fonctionnent pas en autarcie totale.

Or, la majorité des langues wezlesses, dont ma langue maternelle, sont très complexes tant par leur grammaire que par leur structure de sons. En réalité, je n'ai jamais entendu mention de quelqu'un capable de tenir une conversation complète dans l'une de ces langues en l'ayant apprise sur le tard. Voilà pourquoi mes parents m'ont appris la Langue dès mon plus jeune âge, et je la connaissais assez bien pour comprendre ce que disait cet homme, alors que j'étais à peine réveillée et à l'agonie. »

Un léger sourire illumina le visage de la jeune femme.

« En vérité la question de la langue est une question que l'on n'a cessé de me poser de toute ma vie, et que les visiteurs de passage me posent encore. Je crois que j'aurais été déçue si tu n'avais pas réagi. Mais laissons là ces considérations linguistiques et reprenons. »

Elle goba son petit verre d'alcool d'une traite – le troisième ? J'avais perdu le compte – avant de continuer.

« Une voix plus jeune et plus aiguë répondit à l'homme qui tentait de me réveiller.

« Jaren ! Fais gaffe ! C'est l'une de ses salopes de Wezless ! »

J'essayai de bouger, mais je me sentais vermoulue, sans aucune énergie ; et comme mes muscles refusèrent de répondre à mes commandements, je restai là, immobile.

« Je vois bien que c'est une Wezlesse, abruti ! Mais je vois surtout que c'est une gamine perdue dans la forêt. Sois sérieux deux minutes : que veux-tu qu'elle nous fasse !

— Ben je ne sais pas moi. Des trucs de Wezless ? »

Il y eut un long soupir, puis un silence. L'homme à la voix grave répliqua qu'ils en reparleraient plus tard. Je sentis que l'on me déplaça et que l'on prenait mon pouls.

« Elle est vivante, dit-il. On l'embarque. »

Je perdis à nouveau connaissance.

* * *

Lorsque je me réveillai, je ne sais combien de temps plus tard, il faisait nuit. J'étais enroulée dans une antique couverture crasseuse, allongée près d'un feu au-dessus duquel rôissait un gibier que je n'identifiais pas. Je me sentais un peu mieux, mais j'étais encore très faible. Un grand homme musclé, la mine crasse et la barbe grisonnante, me fit boire un bouillon de viande grâce auquel je repris quelques forces.

« Eh bien ! Tu reviens de loin, petite ! », dit-il pendant que je buvais. À la voix, c'était celui qui s'appelait Jaren.

« Andemnia ! Mon nom, c'est Andemnia, articulais-je entre deux gorgées.

— Alors, Andemnia, finis ta soupe et dors, tu iras mieux demain. »

J'essayais de suivre son conseil, mais de violentes courbatures me lançaient et m'interdirent de tomber dans autre chose qu'une somnolence désagréable et peu réparatrice. Pendant mon demi-sommeil, j'entendis les deux hommes discuter.

« C'est bizarre, dit le jeune d'un ton inquiet, Andemnia n'est pas un prénom wezless. D'habitude ils ont des noms imprononçables. Tu crois qu'elle essaie de nous rouler ?

— Rassure-toi, Soham. Elle a une fièvre d'enfer, c'est tout juste si elle a pu articuler trois mots. Je ne pense pas qu'elle soit en état de mentir. C'est son vrai nom, ou une version prononçable de son vrai nom. Le risque n'est pas qu'elle bluffe, mais qu'elle ne passe pas la nuit.

— Ouais, tu as sans doute raison. Mais c'est quand même bizarre, comme nom, Andemnia. »

Il marmonna mon prénom plusieurs fois de suite, comme s'il essayait de le mâcher pour en extraire toutes les sonorités.

« Et si c'était une fillette normale, mais sale ? »

Jaren éclata d'un grand rire sonore.

« Tu n'es pas sérieux ? Même avec un bon maquillage, tu aurais du mal à obtenir ce teint noir charbonneux typique !

— Oui, mais...

— Oh, tu me gonfles. Écoute : demain, on passe près d'une rivière. On la fera se laver, elle en a bien besoin et tu verras à ce moment-là. Et tu en profiteras, tu pues le bouc.

— Bla bla bla... Qu'est-ce qu'on va en faire de cette mioche ? On ne va quand même pas se la coltiner toute la saison ?

— Bien sûr que non. Je pensais la confier à quelqu'un, dans un village.

— La confier à... parce que tu imagines que tu vas trouver quelqu'un qui va accepter de nourrir une Wezlesse ? Les gens du quoi ne sont pas complètement crétins, ils n'ont pas envie de se coltiner une future tueuse psychopathe. Qui sait si elle n'a pas déjà les instincts pourris ? Pire ! Imagine que sa famille la recherche ?

— J'ai réfléchi à tout ça hier. Je ne pense pas que quiconque la recherche. On est à des jours de marche de la ville wezlesse la plus proche. Elle ne serait pas arrivée jusqu'ici si elle était suivie. Et je suis sûr qu'une bonne éducation viendra à bout de tous ses instincts. »

Il y eut un long silence que Soham rompit. Il parlait plus bas, une intonation étrange dans la voix, comme s'il était effrayé par ce qu'il énonçait.

« Au pire, il y a Pomehal. Elle est un peu jeune, mais il a de la ressource et lui trouvera une utilité. Ça devrait nous rapporter un peu d'argent. »

Encore un silence.

« Tu as sans doute raison. Je préférerais une autre solution, mais en dernier recours... je déteste cette idée. Wezlesse ou pas, c'est qu'une gamine ! »

Je perdis le fil du reste de la conversation, tandis que les idées turbinaient dans ma tête. Qui était ce Pomehal ? En quoi pouvait-il me « trouver une utilité » contre de l'argent ? Aucune des rares solutions que mon esprit enfantin produisait ne réussissait à me rassurer. Pas plus que cette petite phrase de Jaren, que j'essayais d'oublier, mais qui revenait comme une ritournelle s'incruster entre deux pensées, celle où il disait que je risquais de ne pas passer la nuit. Étais-je dans un état si catastrophique ? Je mentirais si je prétendais que j'allais bien, mais je me sentais loin de l'agonie.

Finalement, je m'endormis.

* * *

Les jours suivants se déroulèrent dans un brouillard douloureux. Je marchais comme un automate toute la journée avec les deux trappeurs, perdue dans une demi-conscience nauséuse, sans savoir vraiment ni où nous allions, ni comment je parvenais à suivre le rythme. Jaren et Soham étaient les deux premiers non-Wezless que je voyais de près. Comparés aux autres adultes que je connaissais, ils étaient un peu plus petits, courtauds et musculeux ; leur peau, sous une couche de crasse répugnante, avait le rose pâle écœurant d'une grave maladie. Tous les deux portaient une barbe fournie rarement aperçue dans ma ville natale. Leurs mouvements n'avaient ni grâce ni élégance, mais ils semblaient efficaces pour courir la forêt avec discrétion. Quant à leurs habits... eh bien, la bonne société que je fréquentais moins d'un mois avant aurait disserté à partir de l'expression « laideur repoussante », mais je devais reconnaître qu'ils étaient adaptés à la chasse discrète et à la vie quotidienne dans les bois. En somme, c'étaient des trappeurs typiques du peuple de cette région.

Mon épaule droite me faisait souffrir, mais la douleur restait très supportable, lancinante et sourde tant que je ne tentais pas de mouvement brusque. Jaren l'avait examinée, avait nettoyé la plaie et avait conclu que ma vieille blessure était belle et que sa cicatrisation avançait bien. Je ne savais ni l'évolution normale d'une telle entaille, ni le temps qu'il s'était passé depuis que l'on me l'avait infligée, mais je trouvais le processus bien rapide. Heureusement personne ne songea à me demander des détails que je n'étais pas en état de fournir.

Trois longues journées après notre rencontre, nous parvînmes, les deux hommes et moi, à l'orée de la forêt. Un peu plus loin dans les collines, entouré de champs, un gros village d'une centaine d'habi-

tations. Les constructions, basses et longues pour la plupart, étaient une surprise à mes jeunes yeux : seuls les soubassements étaient de pierre, les murs étaient constitués de grosses pièces de bois entrecroisées de manière savante et les vides restants étaient remplis de torchis. Plus étrange encore, les toits étaient fait de paille dense et épaisse, et des plantes étaient alignées sur tous les faîtes de toutes les maisons.

Pour moi qui n'avais jamais connu que les solides maisons en pierre de plusieurs étages de ma ville natale, cet habitat me semblait inconfortable et surtout dangereux. Était-on sûr de la solidité de ces bâtisses ? Les assemblages de bois me semblaient d'une rigidité douteuse, et certaines façades affichaient un angle inquiétant, dont l'impression était renforcée par les lignes noires sur fond clair des colombages. Combien de pauvres gens étaient morts, écrasés dans l'effondrement de leur demeure ? Je voyais aussi des cheminées cracher leurs panaches de fumée, et l'horreur d'une étincelle mal placée m'imprégna soudain : toutes ces constructions serrées en matériaux inflammables ! Certaines semblaient très anciennes, comment n'avaient-elles pas flambé plusieurs fois ces dernières années ?

Sur ces entrefaites, nous arrivâmes au niveau du pont sur un gros ruisseau qui marquait la limite du village ; un garde nous attendait et nous fit savoir que le chef désirait nous rencontrer sur l'heure, et qu'il n'était pas question de refuser ni de « glandouiller », sans quoi nous allions « goûter de sa hallebarde ».

La réaction du chef était naturelle : Jaren et Soham étaient connus dans ce village et y passaient à chacune de leurs tournées, mais là ils revenaient en avance, accompagnés d'une jeune fille – une Wezlesse qui plus est ! Que comptaient-ils faire de moi ? Quels risques courait le village par cette seule intrusion ? Tout ceci devait être très vite tiré au clair.

Nous remontâmes la longue rue principale accompagnée du garde, une expérience assez désagréable. Outre le décor branlant et angoissant des chaumières, il y avait les habitants et surtout leur regard. Ici, on me montrait du doigt. Là, on traçait en l'air des signes mystérieux sans doute destinés à se protéger du mauvais sort que je pouvais attirer – voire même des catastrophes que je pourrais provoquer. Souvent, on murmurait, et certains se terrèrent même à mon approche.

Les Wezless ont une parfaite conscience de leur réputation exécrationnelle de par le monde, et ils transmettent cette conscience à leurs enfants ; néanmoins l'accueil que l'on me réserva me surprit autant qu'il me déçut. Que pouvaient bien craindre tous ces adultes d'une enfant de dix ans telle que moi ? Bien que Wezlesse, j'aurais bien été en mal de leur faire quoi que ce soit, même si je l'avais souhaité. Il me vint à l'esprit que mes exploits contre le démon étaient déjà parvenus jusqu'à ce village. Dans ce cas, le rapprochement était évident et leur réaction naturelle, mais cela n'augurait rien de bon.

Le chef du village était un magicien et tenait à ce qu'on le sache. On nous amena dans la salle d'audience, vaste caricature des pires goûts de la profession de par le monde. Pièce principale du plus grand bâtiment de la localité, la pièce se déployait en un vaste rectangle peuplé de bancs et de colonnes, ainsi que d'un fauteuil surélevé à l'extrémité opposée à l'entrée. Ça aurait pu être un lieu de réception agréable avec une autre décoration. Hélas ! Le mur du fond était couvert d'étagères surchargées de têtes d'animaux empaillés, d'instruments délicats, de fioles de verre tortueuses connectées à divers alambics dans lesquels bouillaient des liquides aux couleurs vives ; statuettes, cristaux et échantillons de métaux se partageaient les espaces libres. Même le plafond était mis à profit : un alligator naturalisé, plus grand qu'un homme, y était suspendu.

Le maître des lieux lui-même ne présentait guère mieux. Il était jeune, sans doute plus que mes parents, ce qui était une raison plausible à sa fausse barbe blanche d'une longueur rocambolique. Sa longue robe d'un jaune éclatant paraissait terne comparée à son couve-chef. Un chapelier génial et fou avait réussi l'exploit de réaliser un chapeau simultanément pointu, à larges bords et brodé, sur lequel il avait ajouté une longue plume, une étoile au bout et une quantité astronomique de paillettes. L'homme s'appuyait sur ce qui avait dû être une honnête branche d'arbre avant qu'un maniaque psychotique ne l'incruste d'une quantité faramineuse de fausses gemmes, ne le noie sous les rubans et n'en incruste le peu de surface restante de décorations rutilantes.

La grande salle était presque, vide ; seules, sur les bancs les plus avancés, une bonne douzaine de vieillards des deux sexes. Les ancêtres m'évoquaient des vautours prêts à fondre sur leur proie, quoique j'eusse connu des charognards plus avenants. A leurs réactions je sus que plusieurs d'entre eux en voulaient aux deux trappeurs de m'avoir ramené ; Jaren et Soham durent perdre chacun plusieurs amis dans ce village ce jour là.

Alors que nous arrivâmes juste en face du chef du village, j'entendis une foule entrer derrière nous. Le magicien attendit que le brouhaha ambiant se soit calmé pour prendre la parole.

« Vénérables sages, messieurs, mesdames, mesdemoiselles, je requiers votre attention et vos conseils. Ainsi que vous pouvez le constater, les deux messieurs ici présents, connus sous les noms de Jaren et Soham, trappeurs de professions et personnalités bien connues de notre communauté, se sont permit l'affront de ramener cette jeune représentante du peuple Wezless, provoquant ainsi troubles et agitation dans notre ville calme et paisible. Comme vous le savez tous, pactiser avec l'ennemi est un crime, un sacrilège puni avec la plus grande sévérité, surtout quand, comme ici, l'ennemi en question est particulièrement tenace et abject. Toutefois, étant donné les circonstances exceptionnelles multiples, au premier rang desquelles je range l'extrême jeunesse de l'être incriminé, je requiers une explication publique extraordinaire et un débat avant de rendre justice. »

À ma grande surprise, les villageois appréciaient cette logorrhée et l'avaient écouté dans un silence respectueux. Des murmures parcoururent l'assemblée tandis que je m'interrogeais sur mon avenir. Était-ce une entrée en matière traditionnelle, ou ne devais-je mon salut qu'à mon jeune âge ? Les deux trappeurs allaient-ils pâtir du simple fait d'avoir sauvé la vie à la mauvaise personne ? J'espérais de tout cœur que ce ne soit pas le cas.

Le chef du village attendit intima le silence puis demanda à Jaren de lui expliquer comment il m'avait rencontré, pourquoi il avait décidé de me ramener dans son village et toute autre information qu'il jugerait utile. L'homme, la casquette entre les mains, mis un genou à terre devant le magicien et prononça une phrase dans une langue qui m'était inconnue avant de commencer son récit – je crois qu'il prêtait serment.

Il parcourait la forêt depuis plus d'une semaine quand il aperçu une forme étrange, grise, au loin, quelque chose d'inhabituel dans ces bois qu'il connaissait comme sa poche. Il s'approcha et vit que c'était un corps de taille moyenne ; un adolescent ou un adulte de petite taille ? Non, quelque chose clochait, la forme aurait été plus massive. Un enfant ? Il s'approcha encore, s'attendant à découvrir l'horreur d'un cadavre en décomposition. L'absence d'odeur putride et de bruissements aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. En fait de macchabée, il découvrit une enfant wezlesse, mal en point mais vivante, qui dormait malgré les tremblements provoqués par une terrible fièvre. Elle était habillée d'une simple chemise de nuit répugnante et était blessée à l'épaule droite. Jaren se trouvait alors face à un choix cornélien : devait-il abandonner cette pauvre enfant à son sort, la condamnant ainsi à une mort longue et douloureuse ? Devait-il prendre pitié d'elle et abréger ses souffrances ? Était-il possible de la recueillir et de la soigner, nonobstant son peuple, sa caste et son sexe, ainsi que l'exigeaient le code d'honneur des trappeurs et coureurs des bois ? Enfin, était-ce un piège ?

L'homme parcourut les environs du regard et réfléchit. Il n'y avait nulle trace de feu, aucune d'un abri même primitif. Autour de la fillette, des reliefs de repas, ou plus exactement de tentatives de repas, parmi lesquels des plantes toxiques bien connues. Le trappeur était profondément enfoncé dans la forêt, lui-même mettrait plus de deux jours à regagner le village le plus proche. Il s'agenouilla près de l'enfant, et l'examina : elle était fiévreuse, mais son pouls et sa respiration étaient réguliers. Son épaule droite semblait avoir été transpercée par une flèche alors disparue, la blessure était sale mais saine, sans trace d'infection. Cette enfant méritait plus qu'une mort rapide.

Il écouta avec attention, scruta les environs. Pas un bruit, pas un souffle, pas le moindre détail ne trahissait une présence étrangère. Si c'était un piège, ses agresseurs étaient discrets. Il considéra que d'éventuels assaillants avaient eu le temps de l'assassiner pendant qu'il s'interrogeait et pris le risque de sauver l'enfant. Certes, c'était une Wezlesse, il le savait et il aurait été vain de le nier. Mais c'était avant tout une fillette abandonnée et condamnée, s'il l'ignorait. Son âge l'innocentait d'office.

Jaren avait entendu, il y a fort longtemps, une théorie qui soutenait que les perversions des Wezless ne tenaient qu'à leur éducation. Cette enfant devait avoir sa chance, elle pouvait recevoir une bonne éducation, vivre dans une famille honnête et devenir quelqu'un de bien. Il l'aurait bien élevée lui-même, mais il était trop âgé et son travail était trop dur pour qu'il puisse lui donner l'instruction qu'il souhaiterait pour ses propres enfants.

Pour finir son compte-rendu, le trappeur précisa qu'il n'avait pas décelé le moindre signe de perversion chez l'enfant au cours des trois jours qu'ils avaient passé ensemble. »

Andemnia se resservit un nouveau verre de prune et remplit de nouveau le mien d'autorité. La tête commençait à me tourner, et je décidai avec prudence de ne plus toucher à l'alcool jusqu'à la fin de la soirée. Quant à la prêtresse, si cette eau-de-vie avait un quelconque effet sur elle, je n'en percevais rien, et elle continua son histoire le plus naturellement du monde.

« Je n'avais pas encore pris conscience d'à quel point le trappeur avait été bon pour moi et je sentais ma gorge se serrer, étranglée par la reconnaissance muette et l'admiration pour son geste. Il avait eu aussi le courage de me défendre devant cette assemblée hostile, alors que rien sinon sa propre morale ne l'y obligeait, et il risquait gros en ce faisant. Le chef du village, lui, caressait sa fausse barbe en marmonnant. Il déclara alors que le raisonnement suivi par Jaren était logique et honorable, et qu'il ne pouvait pas le blâmer de l'avoir eu ni de l'avoir mis en application. Néanmoins, car deux précautions valent mieux qu'une, il préférait demander sa version des faits à Soham.

Le jeune trappeur confirma l'exactitude factuelle du récit, bien qu'il contestât le raisonnement sur plusieurs points.

Ils étaient dans cette partie de la forêt où les collines rencontrent les montagnes, et l'endroit très chaotique rendait toute orientation extrêmement difficile. Ainsi, j'aurais pu être recherchée par ma famille et leurs amis pendant de longs mois sans qu'ils aient la moindre chance de me trouver surtout que, puisque je n'avais même pas les notions de survie de base, je n'avais selon toute vraisemblance pas suivi les chemins habituels. Il n'y avait donc aucune certitude sur le fait que je ne fus pas encore recherchée. Pire : le présent village est facilement repérable, car l'un des plus proches de l'orée et beaucoup de chemins y menaient ; par conséquent toute troupe me cherchant finirait par arriver là, tôt ou tard.

Le fait que je n'aie pas montré le moindre signe de perversion n'était pas non plus probant. J'avais été malade, incapable de la moindre réaction élaborée lors des deux premiers jours passés avec eux et encore fiévreuse la veille. Il était possible que j'aie été trop fatiguée pour que mon immoralité aie été masquée par la fatigue ; et dans le cas inverse tenir le rôle de la fillette innocente pendant trois jours n'était pas non plus un exploit.

Mais ce n'était pas là le plus gênant aux yeux du jeune homme. Selon lui, j'avais des pouvoirs étranges et anormaux. Je ne pouvais pas le contredire en restant honnête, mais cette assertion me glaça les sangs. Aurait-il découvert quelque chose ? Savait-il pour le démon ? Comment le chef du village prendrait-il le fait que j'aie, certes indirectement, massacré les magiciens les plus puissants de ma ville natale ?

En réalité, Soham n'était au courant de rien. Il se dirigea vers moi, et, d'un mouvement brusque, dévoila mon épaule droite à l'assemblée. La blessure, propre et saine, était alors en bonne voie de guérison – et c'était justement là le problème. Il avait vu cette plaie trois jours auparavant, et pour quelqu'un de normal, il aurait fallu bien plus d'une semaine pour obtenir une telle évolution. Qu'était-ce, si ce n'était la preuve que j'étais quelqu'un de louche, dont il fallait se méfier ?

Un profond silence accueillit ces déclarations et fut rompu par le chef du village. Après m'avoir jeté un rapide regard intrigué, ce dernier demanda l'avis de la « Sagesse du Village », en réalité les vieillards des premiers rangs.

Un très vieil homme vouté prit la parole d'une voix faible et chevrotante, difficile à comprendre. Selon lui, les trappeurs étaient coupable de l'introduction volontaire d'une ennemie sur leur territoire du

village. Néanmoins, mon devenir était une question délicate. Il partit dans une longue et lente dissertation sur mes origines géographiques, utilisait un vocabulaire si élaboré que je ne comprenais pas la moitié des phrases. Dans les grandes lignes, il supposait que je ne venais pas d'une cité proche, sans quoi ils auraient déjà reçu la visite désagréable des Wezless qui ne manqueraient pas de me rechercher. A mon grand plaisir, il enchaîna sur une argumentation complexe qui tentait de démontrer que j'étais inoffensive et que je méritais une éducation correcte dans leur communauté.

L'homme était respecté, car il avait pu finir sa logorrhée dans un silence attentif ; mais à peine avait-il rendu la parole qu'une ancêtre croulant sous une masse incroyable de vêtements informes coassa d'une voix rocailleuse :

« Fadaises et billevesées ! C'est une Wezlesse, une engeance du démon, une perverse ambulante qui ne peut apporter que la corruption ! Comme tous ceux de sa race, elle amène le malheur ! Qu'elle meure ! »

Il y eut un murmure d'approbation dans l'assistance. Un vieillard édenté émit l'idée que je sois vendue comme esclave, ce qui les débarrasserait de moi et leur rapporterait de l'argent. Cette suggestion provoqua une telle cacophonie et de tels remous dans l'assemblée qu'après plusieurs efforts vains, le chef dut sonner d'un gong pour obtenir le silence. Ledit silence fut rompu sur l'instant par une dame très âgée qui évoqua l'idée que ma présence dans le village n'était pas du tout une coïncidence et que j'y avais été amenée pour y semer le trouble et la zizanie – mission que j'avais d'ailleurs fort bien commentée.

C'est alors qu'un homme de taille moyenne, entre deux âges, le visage couvert d'une épaisse barbe poivre et sel, s'agenouilla devant moi. Il me fixa sous ses sourcils broussailleux.

« Il nous manque un témoignage primordial. »

Il n'avait pas parlé fort, et pourtant sa voix grave et rocailleuse portait loin. L'assemblée s'était tue à l'instant où il avait ouvert la bouche et les personnes présentes se rappelèrent soudain de ma présence. Qui était cet homme qui parvenait à s'imposer avec une telle facilité face à ce public indiscipliné ?

« Jeune fille, est-ce que tu comprends la Langue ? »

Il m'avait parlé lentement, chaque syllabe était détachée et articulée à la perfection.

« Je la comprends et la parle bien, lui répondis-je crânement.

— Certes, dit-il d'un ton plus naturel, mais avec un tel accent qu'il te trahirait même si tu étais invisible. Je me présente, Helmond, instituteur, barde, conteur et crieur public de cette ville, Berris. Peux-tu te présenter et nous raconter pour quelle raison tu t'es retrouvée seule, blessée au cœur d'une forêt hostile ? »

Ce faisant, il avait posé avec délicatesse une main fine et tachée d'encre sur mon épaule et avait fermé les yeux. Que cherchait-il à faire ? Je n'avais pas le temps de chercher à comprendre, je devais me lancer, mais conter la stricte vérité serait catastrophique. Un mensonge improvisé serait sans doute pire, car tôt ou tard je finirais par me tromper dans les détails.

Alors, après être restée quelques instants immobile et muette, j'entamai mon récit d'une voix mal assurée, des dizaines de regards fixés sur moi. Je racontai que, suite à de graves problèmes internes à la cité, ma famille entière avait été massacrée, comment j'avais réussi à fuir la ville et mon périple dans la forêt. Helmond me demanda où se trouvait cette ville, question à laquelle j'étais bien incapable de répondre. Au mieux ai-je pu lui répondre qu'elle se nommait Zwal'Nohltl et qu'elle possédait une partie extérieure, et à ma grande surprise cette réponse le satisfit. Enfin, il me questionna sur le lieu où nous étions, manœuvre dont je ne compris pas le but car naturellement j'étais incapable de lui donner une quelconque information utile sur un lieu dont je ne soupçonnais même pas l'existence l'avant-veille.

Alors l'instituteur se leva et confirma la véracité de mon récit à l'assemblée, quoiqu'il soupçonnait que je n'aie pas été exhaustive. Il ajouta qu'étant donné les circonstances, c'était normal, et que remonter de tels souvenirs avait dû être assez douloureux pour qu'il n'aie pas besoin de pousser ses investigations plus en avant.

Murmures et contestations reprirent dans l'assistance. Cette histoire était incroyable, je mentais, c'était évident. Mais l'instituteur avait certifié que mon récit était véridique. S'était-il trompé ? Impossible, son pouvoir de détection des mensonges était reconnu. Était-il possible que j'aie menti à son insu ? Les Wezless ont des pouvoirs mystérieux, avec eux on ne sait jamais.

Le gong du chef du village retenti à nouveau, plus fort cette fois ; et, lorsqu'il obtint le silence, il reprit la parole.

« Vénérables sages, messieurs, mesdames, mesdemoiselles, j'ai requis votre attention et vos conseils grâce auxquels je peux prendre les décisions justes qui vont suivre.

« Premièrement, les trappeurs connus sous les noms de Jaren et Soham sont reconnus coupables d'avoir sauvé et recueilli une ennemie, ainsi que de l'avoir amenée jusqu'à notre ville, et donc de trahison. Cependant, tout autre comportement les aurait rendu coupables de haute trahison ou de non-assistance à personne en danger et d'abandon de blessé, je considère qu'ils ont pris la meilleure décision possible compte-tenu des circonstances. Subséquemment, ils sont donc dispensés de toute forme de peine.

« Deuxièmement, la fillette, membre du peuple Wezless, connue sous le nom d'Andemnia, est reconnue coupable de ruse, sournoiserie et perfidie naturelles héréditaires ; toutefois, eut égard à son jeune âge et à ses antécédents particuliers, elle est aussi dispensée de toute forme de peine.

« Ceci ne règle pas le problème de son devenir ; étant donné que nous avons là l'occasion unique d'avoir la responsabilité d'une jeune Wezlesse dont l'esprit encore malléable peut être remis dans le droit chemin, l'arrangement suivant sera mis en place : la fillette répondant au nom d'Andemnia sera confiée à une famille, elle sera nourrie, logée et éduquée comme tout enfant du village. En échange, elle effectuera divers services pour la population, dans la mesure de ses moyens. De plus, elle sera formée au renseignement et aux missions spéciales qu'elle accomplira en notre nom et en toute discrétion dans les villes wezlesses les plus proches, et ce dès qu'elle en aura les capacités. Si jamais ladite Andemnia manquait à tout devoir de loyauté et de réserve, elle serait châtiée avec la plus grande sévérité pour abus de confiance et trahison.

« Ce jugement sera porté par écrit en trois exemplaires, l'un sera affiché devant l'hôtel de ville, le second devant la taverne du Chat Rieur et le troisième sera conservé pour archive.

« Ce sont mes décisions. Si quelqu'un les conteste, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais. »

Divers murmures étonnés parcoururent l'assistance, mais personne ne rejeta les volontés du chef de Berris. D'après ce que je comprenais des conversations derrière moi, la population était surprise mais acceptait le jugement ; et s'il y en avaient qui y étaient opposés, ils ne manifestaient pas leur opinion de manière ostentatoire.

Quant à moi, j'étais un peu perdue, incapable d'avoir une idée précise sur les tenants et les aboutissants d'une décision à laquelle je ne m'attendais pas du tout. Tout s'était enchaîné trop vite depuis quelques jours ; le voyage, ma guérison et mon régime alimentaire aléatoire m'avaient très fatigué, or je venais de passer les dernières heures debout, immobile. Qu'impliquait la sentence ? Allais-je en réalité recevoir une éducation digne de ce nom ? Tout ceci ne pouvait être qu'un prétexte pour me réduire en esclavage, bonniche de tout un village. Les missions évoquées par le magicien m'intriguaient aussi ; je supposais qu'il s'agissait d'espionnage, mais qu'induisaient-elles ? Feraient-elles de moi une traîtresse à mon peuple ? Mais, ce même peuple ne m'avait-il pas déjà rejetée – et dans ce cas, serait-ce encore de la trahison ?

Toutes ces idées tournoyaient et se mélangeaient dans ma tête sans que je ne parvienne à les fixer. Je ne parvenais pas à réfléchir à tout ceci, et en réalité je n'avais pas le début des informations nécessaires pour parvenir à la moindre réponse. »

La prêtresse se saisit de la bouteille d'alcool de prune et en porta le goulot à son verre. Sa main tremblait légèrement, bien que rien dans sa voix ne laissait transparaître l'effet de l'alcool. Le fond qui

restait dans le flacon rempli à peine la moitié de son petit verre. Elle haussa les épaules, et je refusai sa proposition de goûter une autre liqueur.

Enfoncée dans son fauteuil, elle observa les lueurs dansantes du feu se mirer dans son verre et continua son récit.

« Andemnia ! »

Cet appel me ramena soudain à la réalité. Devant moi se tenait Helmond, accompagné d'un couple d'Humains. Ils étaient assez jeunes, un peu plus que mes parents. Lui se nommait Rolumbert était plutôt grand, musclé, le teint basané de l'homme qui passe l'essentiel de ses journées au grand air. A l'instant, il me dévisageait, les yeux légèrement plissés, comme s'il détaillait chaque particule de mon être. Elle était petite et rondouillarde, amatrice de bonne chère à la peau hâlée par le soleil, et répondait au prénom d'Ivoliéna. Un grand sourire illuminait son visage, c'était la seule personne sincèrement heureuse de me voir de toute la ville.

Ils étaient fermiers, leur vie était confortable mais ils ne parvenaient pas à avoir d'enfants. Ils constituaient sans doute possible le seul couple de Berris pour qui je serais une source de bonheur plus qu'une bouche inutile à nourrir. Grâce à eux, j'entretenais l'espoir d'être tôt ou tard intégrée dans la communauté, elle qui m'avait rejetée au premier regard, uniquement à cause de mon origine, de ma couleur de peau et des racontars qui y étaient liés. Je n'imaginai pas avoir une adolescence normale, je n'avais aucune illusion sur ce point, mais pouvoir vivre en paix et en harmonie avec moi-même et mes concitoyens me suffirait.

Le couple habitait une ferme un peu à l'écart du centre ville, ce qui me convenait fort bien : ainsi, les villageois pourraient s'habituer doucement à ma présence, et j'aurais moins à subir l'humiliation de voir ces gens s'éloigner ou se signer au moindre de mes passages.

Quant aux services, missions et renseignements... Bah, c'était du futur, pour l'instant je n'y pouvais rien. J'espérais de tout cœur que rien de tout ceci ne tourne à l'exploitation ou à la catastrophe. Si je me montrais polie et aimable avec chacun, sans doute cela se passerait-il bien ?

La jeune femme s'était enfoncée encore un peu plus dans son fauteuil, et contemplait toujours les reflets du feu dans l'alcool – elle n'avait pas touché son dernier verre. Une question me vint à l'esprit : les Wezless étaient-ils toujours aussi mal reçus, ou bien les réactions des villageois de Berris étaient-elles extrêmes à cause, par exemple, de conflits avec le peuple d'Andemnia ?

Je profitai de ce moment de silence pour lui poser la question.

« Mon peuple ? Quel peuple ? Je ne suis plus Wezlesse depuis longtemps !

— Pourtant, je pensais que...

— Je t'arrête tout de suite. Combien de Wezless connais-tu ?

— Eh bien... Si tu n'en es pas une, aucune.

— Exactement. »

Elle goba le contenu de son verre.

« Tu ne peux pas savoir ce que c'est d'être chassé à peine aperçu, sous des prétextes fantasmés, ou sur des interprétations d'on-dit déformés et amplifiés. Tu ne sais pas ce que c'est d'être rejetée parce que tu ressembles à l'ennemi, alors que ledit ennemi veut aussi t'assassiner ? Non, tu n'en as aucune idée, tu as toujours passé ta vie dans ta petite maison protectrice, dans ton petit village tranquille. Tu ne sais rien de la vie. Quand on ne connaît pas les Wezless, on me craint à cause de ma couleur de peau. Ou parce qu'ignorant la culture locale, j'ai commis un impair mineur. Tout le monde a peur de moi, tout le monde a toujours eu peur de moi, et c'est encore le cas ici. »

Elle jeta son verre qui se brisa entre les bûches, dans l'âtre. Quelques flammes bleues dansèrent un instant dans le feu mourant.

« Et pourtant je ne suis pas Wezlesse. Je ne suis plus Wezlesse. Plus depuis ce maudit dixième anniversaire. Je ne sais plus ce que je suis depuis ce jour là. Je n'ai aucun semblable à qui me raccrocher, aucune aune à laquelle me mesurer. Je ne sais même pas combien de temps je peux espérer vivre. A mon âge, les femmes normales sont déjà mortes depuis longtemps. Ai-je une longue vie devant elle, ou vais-je bientôt mourir de vieillesse dans un corps de jeune femme ? Je ne peux pas le savoir. Je n'ai aucun moyen de le savoir. Je ne le saurai que lorsque mon heure sera venue. »

Son regard se perdit dans les flammèches qui léchaient les braises. Jamais je n'avais imaginé qu'elle puisse, encore aujourd'hui, porter un tel fardeau. J'aurais aimé pouvoir la réconforter, mais elle avait raison, c'était impossible. J'avais eu une vie calme et paisible dans un petit village de campagne épargné par les guerres. Ruminait-elle souvent tout ceci, seule dans son presbytère ?

Sur un petit signe de la main d'Andemnia, je sortis en silence dans la nuit glaciale.